

# MODERNITÉ, UNE FOIS !

## ON/OFF – 14.01.08

### INTRODUCTION PROBLÉMATIQUE

#### I. TROIS SENTIMENTS POUR « MODERNITÉ, UNE FOIS ! »

Il y a trois façons d'aborder cette soirée « Modernité, une fois ! ».

##### 1. La première, c'est d'en rire.

Comme chacun le sait, sauf Pierre Dac peut-être, la Belgique est le pays qui incarne le mieux le parti d'en rire. D'ailleurs, le Forum d'Action Modernités se rallie entièrement à ce parti. Le Théâtre du Rond-Point et notre partenaire-complice, Jean-Michel Ribes ayant choisi de programmer cette saison 2007-2008 sur le thème du « rire de résistance », nous n'avons pas mis longtemps à trouver l'angle sur lequel nous pourrions ajouter le rire à notre travail de résistance à nous : l'exploration multi-facettes des nouveaux horizons de la modernité. La Belgique s'imposait, c'était clair il y a plus d'un an, avant même que ne se cristallise la crise actuelle de ce beau pays. Donc, le premier angle c'est le rire. Une table entière supportera ce parti.

##### 2. Le deuxième angle, c'est celui de la colère

En 2008, c'est en effet incroyable de voir un pays – la Belgique – dont la capitale Bruxelles est en même temps la capitale de l'Europe, être menacé par un risque de déchirement social, économique, linguistique, politique. Quelle lamentable issue pour un symbole de cosmopolitisme et de supranationalité européenne ! Et tout cela, au nom de points de vue extrémistes, nationalistes, que notre cher Jean-Marie Le Pen n'hésite pas à aller complimenter ! Mais est-ce bien la réalité ? N'avons-nous pas un effort à faire, nous Français, pour mieux comprendre le point de vue des Flamands ? Avec leur dynamisme économique et culturel, ne représentent-ils pas la figure la plus occidentale de ce que l'on a appelé « La nouvelle Europe » ? La réalité est nuancée et trois grandes questions nous ont semblé devoir structurer le débat :

- **La question de l'identité** : qu'est-ce que la Belgique ? Une identité commune sans langue commune et hors du schéma de l'État-Nation ? Il ne s'agit pas de répondre précisément à cette question, mais de lever des préjugés et de changer le regard des Français sur les Belges. Les Wallons ne sont pas des Français, les Flamands ne sont pas des Hollandais. Et, en plus, il y a des Germanophones ! Mais qui sont-ils ? Comment se voient-ils ? Quels traits culturels pourront les définir, les rassembler ?
- **La question du dynamisme** : qu'est-ce qui fait courir ce pays qui exporte tant d'artistes, tant de styles, tant d'émergences ? Est-ce une certaine crise économique wallonne qui pousse les uns à créer ? Mais à l'inverse, n'y a-t-il

pas une prospérité économique flamande qui propulse les autres aux points extrêmes de la création ? Il s'agit d'interroger les rapports entre dynamique économique et créativité culturelle. Deux thèses s'affrontent souvent : l'art s'oppose à la richesse ; l'art se cristallise, au contraire, en activités et en emploi. Quels sont donc en Belgique les ressorts sur lesquels repose cette alliance rare et paradoxale entre économie et créativité culturelle ?

- Enfin, nous aborderons bien sûr **la question de la dispute**, c'est-à-dire la question de l'issue politique. Sur quoi peut en effet déboucher l'affrontement entre Flamands et Wallons ? Quelles avancées possibles pour la Belgique ?

Vous voyez le programme et vous voyez ainsi que, malgré le talent de nos invités, nous aurions pu être guettés par le risque de sérieux. Aussi nous a-t-il semblé préférable d'éclairer ces différentes questions par l'expression de la colère. Ce sont trois **coups de gueule** qui introduiront ces thèmes et qui rythmeront la soirée.

3. Rire, colère : tels seront donc les deux premiers angles sur lesquels nous aborderons cette « Modernité, une fois ! ». Mais il y aura place, avec une autre table, pour un **troisième angle**. Celui des larmes, après le rire et la colère ? Non, oh non, ce n'est pas notre genre ! Ce sera plutôt **celui de l'espoir et celui du débat**. Depuis plus de 5 ans, notre propos est en effet de ré-ouvrir des horizons positifs dans un monde à la recherche de sens. J'ai même écrit un livre qui ramasse le propos dans son titre : « La nouvelle Origine ». Modernité On/Off : On-off, c'est le sigle, l'anagramme de notre programme : Ouvrons une nouvelle Origine pour le futur. Tel est notre projet. Mais comment diable la question belge pourrait nous aider à progresser dans un tel projet ?

## II. TROIS THÈSES SUR LA MODERNITÉ

Laissez-moi vous livrer ma petite « moule-frites » sur ce thème. Trois thèses s'affrontent en effet aujourd'hui dans le monde sur la question de la modernité :

### 1. La première thèse est celle de la post-modernité.

L'idée, exprimée dès les années 70, est que nous assisterions à la fin des grands récits à la fin des idéologies, voire même comme on a pu le dire au moment de la chute du mur de Berlin, à la fin de l'Histoire. Sous sa forme radicale, avec son côté « punk » et « no future », la thèse paraît un peu usée. Mais sous d'autres formes, l'hypothèse post-moderne continue de progresser. Que dit un sociologue comme Alain Touraine, lorsqu'il nous dit que le social n'existe plus ? D'une certaine manière que la société en tant qu'acteur d'un projet – celui de contrôler et d'orienter le développement économique – a pris fin ? Il n'y aurait plus qu'un système mondialisé, l'économie en prise directe avec une réalité mouvante, complexe : celle des individus, en pleine transformation. Or, d'une certaine manière, cette thèse toujours vivante de la post-modernité a bien été illustrée par les intellectuels belges, lorsqu'ils ont formulé au début des années 80 le concept de « belgitude ». Dans la première édition en 1980 de l'ouvrage collectif « Qu'est-ce que la Belgique ? », des intellectuels essentiellement wallons trouvaient dans le non-sens de l'histoire et de la société, une vraie raison d'être Belge. Par autodérision, ils se réfèrent à l'expression « négritude » pour forger l'expression de leur propre désarroi post-colonial et post-

moderne : Belgitude. Avec talent, cette vague a su renouer avec le formidable mouvement surréaliste belge et nous convier à un imaginaire rieur et désespéré, alerte et empêtré, sublime et pâtissier.

## **2. Une deuxième thèse, anti-moderne, est celle du désenchantement du monde.**

L'expression est belle et elle associe des noms estimables comme ceux de Marcel Gauchet ou de Pierre Legendre. Aussi nul n'a envie de qualifier cette thèse de ce qu'elle est : proprement réactionnaire. Elle tend en effet à prétendre que la nouveauté des Temps Modernes ne procède pas d'une vraie Origine. On a beau parler de Renaissance, à la fin du Moyen-Âge, il n'y aurait pas en rupture mais seulement sécularisation des valeurs et des façons de voir religieuses qui préexistaient. Finalement, l'avènement de la Modernité n'augmenterait pas le monde de façon décisive ; elle lui soustrairait plutôt quelque chose, qui serait de l'ordre du sens, du sacré, de l'enchantement. Et pourrait-il en être autrement ? On imagine mal en effet ce qui pourrait instituer la société, en dehors d'une volonté extérieure, de type divin. Toutes les thèses du « contrat social » comme origine, que ce soient celles de Rousseau ou celles de Hobbes ont quelque chose de boiteux. Aussi le redressement et la redécouverte du sens passeraient nécessairement par le fait de retrouver des racines : des croyances, une langue, un destin partagé. Au-delà de l'idée même de nation, cette vision anti-moderne peut se marier avec des idées plus archaïques, comme celle de peuple. Certains points de vue flamands se nourrissent de cette rhétorique qui, bien qu'anti-moderne a plutôt le vent en poupe.

## **3. Une troisième thèse est celle de la nouvelle modernité et de la nouvelle origine.**

C'est notre thèse. L'idée, c'est qu'il nous appartient de construire une nouvelle origine du monde. Et que nous sommes entrés dans une période prérévolutionnaire dont l'issue sera précisément de faire émerger cette nouvelle origine.

Ce qui ne va plus dans l'idée classique de modernité, c'est de tout faire reposer sur la seule autorité de la Raison. L'élément nouveau des Temps Modernes, cela a été l'idée que tout doit procéder de la Raison. Tout, même « être » : « cogito, ergo sum » résume Descartes. En quelques siècles d'Histoire, la Déesse Raison a pourtant montré toutes ses limites dont une des plus graves est de ne pas savoir fonder la société que par ces deux astres morts : le projet collectif rationnel et le contrat entre individus.

Mais nous, ce n'est plus ce qui nous intéresse dans l'existence. Ce qui nous intéresse, c'est de nous transformer les uns les autres. Ce que nous voulons, c'est exister par et à travers les relations. Pas d'incarner des raisons individuelles qui entreraient en relation, contractuelle ou non, par une projection de leurs intérêts ! Nous voulons accéder à l'énergie humaine renouvelable, celle qui procède de l'abandon du mythe d'un seul soleil au centre. Il faut imaginer le monde comme un immense cosmos formé de milliards d'être humains qui ont tous vocation à être des soleils, tous vocation à être en relation les uns avec les autres, tous vocation à devenir co-créateurs.

Dans une telle conception, il n'y a pas à surestimer les questions qui s'attachent aux notions de pouvoir et d'État. Bien sûr les enjeux de la démocratie sont importants : ils renvoient à une vision spatiale, à une vision où le pouvoir peut devenir rationnel car chaque membre de la communauté peut influencer également dans la décision et dans l'action. Mais ce qui est encore plus important que la question du pouvoir, c'est la question de l'Autorité. Elle renvoie à l'enjeu plus temporel que spatial de savoir qui peut autoriser à entreprendre quelque chose de radicalement neuf. Comme le dit Myriam Revault d'Allonnes, l'autorité c'est le pouvoir des commencements.

Or que nous dit l'histoire de la Belgique sur ces rapports entre la question du pouvoir et celle de l'Autorité ? On va voir que loin d'être anecdotique, la question belge est au cœur des enjeux de la nouvelle modernité.

### **III. SIX ÉTAPES DE LA MODERNITÉ BELGE, PLUS UNE !**

Jean-Jacques Rousseau avait enrichi ses réflexions sur le contrat social à travers ses « Considérations sur le Gouvernement de la Pologne ». Il s'interrogeait sur un pays qui n'était pas un, aux frontières mouvantes, avec des traits religieux et culturels forts mais sans pouvoir politique affirmé. Rousseau aurait pu s'intéresser au cas de la Belgique, tant il aurait vu une situation opposée. Le siège permanent d'un pouvoir fort et, le plus souvent, d'un pouvoir impérial mais sans vrai tissage social autour d'une culture partagée.

Ce n'est pas que la société belge n'existe pas. Dans la forme des familles, dans la structuration pérenne de ce capitalisme marchand dont Fernand Braudel avait étudié l'émergence, dans le rôle de la culture, dans la forte (trop forte ?) incarnation du politique en politique municipale, dans le sens du compromis, la Belgique constitue sans doute une société et une société politique. Mais cette société ne se conjugue pas réellement en Nation.

En chevauchant à grands pas l'histoire de la Belgique, on voit que celle-ci est jalonnée par la marque de six constructions majeures, de six Empires européens. La question fondamentale qui se pose c'est de savoir si un tel passé qualifie ou disqualifie la Belgique pour être au centre de ce non-empire que veut être l'Europe de demain.

#### **1. Trois premiers Empires marquent la construction de la Belgique et de ses divisions géographiques, linguistiques religieuses :**

- L'Empire Romain avec ce regard que jette César sur les Belges : pour lui, ce sont les plus valeureux des Gaulois. La remarque reste, deux mille ans plus tard dans les bribes d'une identité belge. Le courage antique, c'est ce qui distinguerait la Belgique de la Gaule.
- L'Empire Franc ensuite, dans le Haut Moyen-Âge. Clovis est chef à Courtrai d'une des tribus franques qui ont envahi la Belgique depuis près de deux siècles. Il envahit la France, unit les tribus franques saliques, adopte la religion chrétienne à Reims, développe le parler franc, ce qui va devenir le français. Celui-ci remonte jusqu'au milieu de l'actuelle Belgique, séparant les francs qui gardent une langue germanique et ceux qui parlent franc salique, c'est-à-dire le français.

- Mille ans plus tard, c'est le premier empire des Temps Modernes, l'Empire de Charles Quint. Celui-ci constitue à partir de Gand un Empire qui inclut l'essentiel de l'Europe occidentale, l'Espagne, l'Amérique. L'Empire où le soleil ne se couche jamais. Ce qui va ruiner cet empire, c'est la Réforme et les guerres de religion. Charles Quint arrive par son charisme à maintenir l'unité, mais son fils Philippe II, roi d'Espagne, ne parvient pas à dominer les Réformés qui structurent une rébellion sous le terme de « Provinces Unies ». Il engage une reconquête militaire qui échoue au nord de Namur séparant les vainqueurs qui deviendront Hollandais et protestants des vaincus qui resteront Flamands et catholiques.

**2. Durant plus de quinze siècles, la Belgique est ainsi au centre des jeux de la puissance militaire et impériale. Entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la fin du XIX<sup>e</sup>, trois autres moments impériaux vont plutôt illustrer la difficulté de la société belge à maîtriser son destin.**

- En 1789-1790, des révolutions éclatent en Belgique dans le prolongement de la Révolution Française. C'est d'abord la Révolution Brabançonne puis la Révolution Bruxelloise emmenée par Louis de POTTER. Mais ces mouvements ne débouchent sur rien de stable jusqu'à l'annexion pure et simple de la Belgique par Napoléon qui l'inclut dans l'Empire napoléonien.
- Après Waterloo, la Hollande obtient le contrôle de la Belgique, avec l'aide de l'Angleterre. Mais les grandes puissances continentales – Allemagne, Russie et France bien entendu – ne voient pas d'un bon œil cet Empire libéral naissant. Aussi quand le peuple belge se soulève en juillet 1830, dans la foulée de la Révolution Française, tous les stratèges des grandes puissances essaient de voir comment tirer parti de cette agitation. En octobre 1830, un compromis est trouvé pour instituer la Belgique comme État indépendant mais avec à sa tête un prince allemand, Léopold 1<sup>er</sup>, cousin du Roi d'Angleterre.
- Le congrès de 1830 anticipe la litanie des Congrès qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, vont créer partout des États artificiels dans le monde : le partage de l'Afrique, la partition de Shanghai, le découpage du Moyen-Orient. Les grandes puissances font comme si on pouvait procéder à des boutures de Nation, donnant naissance à des ensembles gouvernables. Le monde souffre encore de cette illusion.

D'ailleurs, c'est en se lançant dans la construction d'un Empire colonial que Léopold 1<sup>er</sup> entrevoit une issue à ce qui lui apparaît comme non-pérennité absolue de cette Belgique qu'il gouverne. La conquête de l'immense Congo à partir de 1860, au départ propriété privée de Léopold 1<sup>er</sup>, crée une sorte de vaste surmoi se surimposant à un petit pays, clivé entre flamands, wallons et germanophones.

**3. La décolonisation marquera la fin de cette ultime tentative impériale. De la révolution de 1830, la Belgique a gardé un slogan : « L'Union fait la force ». Mais la question reste entière : qui fait l'union ?**

En fait, la disparition du Congo comme colonie et comme surmoi ne laisse que Bruxelles comme pilier de l'unité belge. Or Bruxelles va être choisie comme capitale de l'Europe. Est-ce l'issue ou le piège pour la Belgique, cette incertaine nation appelée à jouer le rôle de symbole du supranational ?

Dans le sillage d'Habermas, les intellectuels allemands d'après-guerre poussent en continu pour que la construction européenne marque un dépassement de l'idée même de nation. Une des figures essentielles de la pensée néo-moderne, Ulrich Beck, incite même l'Europe à redéfinir la politique par l'enjeu du cosmopolitisme.

Dès 1955, le Conseil de l'Europe définit le drapeau européen comme un cercle de 12 étoiles sans centre. En 1958, l'Exposition Universelle de Bruxelles projette la figure de l'Atomium, symbole puissant d'une modernité rationnelle mais a-centrée. En 1985, le drapeau européen flotte sur Bruxelles.

On devine ainsi la richesse de la scène que nous devons explorer ce soir. L'union de la Belgique peut-elle être à terme aspirée par son rôle d'avant-garde dans la symbolique de la supranationalité ? Mais ne serait-ce pas contradictoire, car la supranationalité pourrait conduire plutôt à l'effondrement des nations et à la montée des régionalismes ? Quels sont les facteurs de solidarité et de fraternité qui forment un espace politique ? Il peut exister une notion de solidarité internationale ou supranationale. Mais est-elle de même nature que la solidarité de proximité ?

Au-delà de l'affrontement entre Flamands et Wallons, débattre de la question belge, c'est s'intéresser aux concepts fondamentaux de la sociologie et de la philosophie politique d'aujourd'hui :

- la structuration de l'État légitime, comme prolongement de la rationalité ;
- l'institution de la Nation, comme Alliance de l'État et du contrat social ;
- la montée de la cosmo-politique comme projet néo-moderne.